

Ils passèrent la nuit ensemble, et le lendemain, comme on ne peut toujours badiner, ils causèrent d'affaires. Balagny avait une inclination presque invincible à la paresse, mais son ami avait à se venger. Il le devait à sa gloire. Pour rentrer en campagne contre le Châtelet, il voulait de l'argent, beaucoup d'argent. Il était donc nécessaire de réaliser des valeurs ; non que la Banque n'eût de très petites coupures, — il y avait des billets de dix francs, — mais parce que les actions confisquées à l'hôtel de Tours, étaient cinq cents ou mille livres.

Ceci amena à causer de la rue Quincampoix. Il était évident qu'il valait mieux s'occuper de spéculations et de spéculateurs que d'autres affaires. La chasse aux millions ne vous exposait pas à de plus grands dangers que la pêche aux tabatières, et n'offrait pas plus de difficultés.

Partant de là, il restait à choisir les victimes. Balagny ne semblait pas très au courant des finances. Le croira-t-on, ce fut Chant-d'Oiseau qui leva le lièvre.

— Puisque vous parlez des financiers, dit-elle, venez donc voir celui que j'aperçois d'ici, par-dessus le toit de la maison en face.

— Qu'est-ce ? fit Cartoucho.

— Regardez là-bas, dans ce parc.

— C'est un peu loin.

— Vous distinguez bien un monsieur qui se promène. Il est de taille assez haute et son vêtement sombre, le fait ressembler à un magistrat.

— Oui, oui. Eh bien ? où voulez-vous en venir, ma belle enfant ?

— A vous montrer un joueur de mon voisinage, qui est presque un homme célèbre et que je connais bien.

— Ah ! Il se nomme ?

— Le marquis d'Espignac.

— Et d'où provient sa célébrité ?

— D'un crime.

— Tiens !... Un grand crime alors ?

— Si grand que, malgré son titre, il n'est personne de la cour qui daigne répondre à son salut, pas une personne de qualité qui voudrait lui adresser la parole, pas un manant qui daignerait lui tendre la main. Quand il paraît dans un café, dans un lieu public, tout le monde s'écarte de lui avec horreur. Il est seul, toujours seul, dans ce grand hôtel triste que vous voyez. Je n'ai jamais remarqué quelqu'un qui lui fût compagne. Je ne sais même pas s'il a des gens à son service. Dans ce parc désert, pas un jardinier. Les feuilles tombent et le bois meurt sans qu'on les ramasse. C'est une vraie malédiction.

— Et vous le connaissez, ma petite ?

— Oui, par une femme qu'il aimait et chez qui j'allais avant qu'il eût commis son crime.

— C'est drôle l'effet que produit un crime ! S'il en avait commis plusieurs, il n'en serait pas de même.

— Enfin, c'est un joueur, qui vit seul, un original. A ces titres, il est pour nous intéressant. Le bon Dieu a dit : " Malheur à l'homme qui vit seul ! "

— Eh bien, ma belle, dites-moi donc ce que vous savez de cet homme singulier.

Et Chant-d'Oiseau raconta l'histoire suivante, donc Cartoucho devait faire son profit.

Le comble de l'ennui que peut obtenir un orateur :

— Faire bâiller une porte.

XXX

L'HOMME-MYSTÈRE

Mario François Charpentier, autrement Fanchette ou Chant-d'Oiseau, n'était pas venue au monde sous des courtines de soie et des plafonds dorés. Elle avait de bonne heure perdu son père, pauvre ouvrier, et sa mère ne lui avait donné que difficilement une becquée régulière jusqu'à l'âge de raison.

L'âge de raison chez les petites filles est à douze ans ; on ne s'en aperçoit plus à treize.

Fanchette, comme bien d'autres dont les jupes deviennent trop courtes, sans que leurs parents songent à les renouveler, aurait été se promener seule, si elle n'avait été la plus modeste et la plus douce enfant qui fût à Paris et aussi la plus gaie.

La gaieté est la santé de l'âme. Elle allège le poids des misères, adoucit les privations, dissipe les vapeurs de l'envie. Il fallait très peu à Fanchette pour être heureuse. La musique d'une guinguette attrapée en passant, les beaux cantiques du mois de Marie à Saint Germain des Prés, le répertoire du marchand de chansons développaient en elle le sentiment mélodique et le goût du chant.

Sa mère et les voisines s'en amusèrent d'abord ; puis elles se dirent : — Eh ! mais, il y a peut-être de l'argent à gagner avec ce gosier-là.

Une blanchisseuse qui travaillait pour la Rosati, une chanteuse de l'Opéra, se chargea de présenter Fanchette à sa cliente, espérant que celle-ci, assez bonne fille, partie de rien elle-même, s'intéresserait à cette enfant.

La Rosati, en effet, la fit chanter, lui trouva des dispositions et se chargea d'elle. Elle la donna à sa femme de chambre pour faire les courses, en lui recommandant d'en prendre soin et de la ménager et lui fit donner des leçons de musique.

Fanchette fut très contente, se montra docile et studieuse, et la femme Charpentier qui lui croyait sérieusement une carrière brillante était la plus heureuse des mères.

Plusieurs fois la Rosati la fit chanter devant elle, et au bout de quelques mois Fanchette était admise dans sa familiarité.

Ainsi son éducation se fit en partie double, et si, au lieu de rester enfant, elle eût eu un grain de coquetterie ou d'ambition, elle serait devenue une fille à la mode bien plus tôt qu'une chanteuse. Déjà, sans qu'elle le sût, on l'avait remarquée. L'air qu'elle respirait était saturé de la fièvre de tous les désordres, mais elle était, de nature, réfractaire à la contagion.

Cela confondait la femme de chambre et faisait sourire la Rosati, qui ne se méfiait pas plus d'elle que de son épave favori. Les adorateurs de la chanteuse s'étaient également habitués à la présence de Fanchette et se considéraient sans témoins, bien qu'elle fût là, dans un coin, silencieuse et discrète.

Le marquis d'Espignac, très assidu alors près de la Rosati, considérait la jeune élève comme un animal familier et ne se gênait point pour parler devant elle.

Il jouait alors un assez triste personnage. Figurez-vous un grand jeune homme de vingt ans, si grand qu'il ne finissait pas, maigre, un peu courbé, et plus jaune que les parchemins de son antique famille. Cet air ancien, ses sourcils charbonnés, ses traits durs, ses yeux d'un noir de diable en faisaient l'homme le moins propre à la galanterie. Cependant il s'entêtait à vouloir plaire, et (manie bizarre qui lui retenait une place à Charerton), à être aimé pour lui-même, comme Apollon ou Adonis.

Il était sans fortune personnelle et sans charge qui lui permit de vivre indépendant. Son père, étant en disgrâce, lui fer